Huit mois en Turquie

Autor(en): **M.S.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **80 (1971)**

Heft 3

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-683111

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

«Les temps sont mauvais, c'est pourquoi il faut que nous devenions bons», écrivait en 1831 Félix Mendelssohn. Mais Dunant, vieilli, un peu amer, ne croit plus vraiment en un monde meilleur, d'où disparaitrait définitivement la guerre et où règnerait la charité. Cependant, son œuvre *«a créé entre les nations, les peuples, les races, et d'une manière pratique, l'émulation du dévouement, sans aucun égard pour les différences d'origine, de langues, de couleurs — ce dévouement s'exerçant soit au milieu des frénésies meurtrières des hommes, soit aux moments où se fait sentir la fureur déchaînée des fléaux les plus redoutables de la nature. Elle a réellement fondé le patriotisme de l'humanité, si l'on ose s'exprimer ainsi, c'est-à-dire la fraternité vraie, dans tout ce qu'elle a de plus élevé, de plus noble, de plus pur, de plus sublime, se sacrifiant sans hypocrisie pour une partie du genre humain souffrant et haineux, tout en cherchant à y ramener un peu de bienveillance à défaut de la paix et de l'amour.»* *M. S.*

Les membres de la Croix-Rouge peuvent obtenir les «Mémoires» d'Henry Dunant à l'Institut Henry-Dunant, 2 rue de Varembé, 1202 Genève, pour le prix spécial de Fr. 20.— (Edition de luxe sur papier Johannot Fr. 48.—).

Huit mois en Turquie

La Croix-Rouge suisse, Caritas, l'Entraide protestante suisse, l'Œuvre suisse d'entraide ouvrière et Enfants du Monde ont réalisé en commun un projet d'aide aux populations villageoises d'Anatolie occidentale qui, à fin mars 1970, fut ravagée par un grave tremblement de terre. Ce projet — auquel une somme de Fr. 2 200 000.— a été réservée — a consisté à construire 31 maisons d'école de 1 à 3 salles de classe, réparties dans 22 localités. La Croix-Rouge suisse a assumé la responsabilité technique et administrative de l'opération. Elle a chargé la Maison Durisol S.A. de fournir les éléments préfabriqués dont sont faites ces constructions, tandis que les autorités turques s'étaient engagées à faire exécuter par des ouvriers indigènes les fondations et le montage des éléments fournis par la Suisse, ainsi que tous les travaux de finition, y compris les installations électriques et sanitaires.

Les travaux, commencés en automne 1970, sont en voie d'achèvement. Ils ont été régulièrement suivis par un ingénieur suisse. De son côté, la Maison Durisol a délégué sur place un de ses collaborateurs chargé de surveiller le montage des pièces. C'est le «cahier de bord» de ce collaborateur, M. H.R. Bravand, qui a servi de base au résumé que nous publions ici. *La Rédaction*

Kütahya, petite capitale d'une province à l'ouest de la Turquie, célèbre pour sa fabrique de céramique, est située dans un magnifique paysage de montagnes. Mais nous ne nous y rendons pas en touristes. Nous y allons pour y édifier les 31 maisons d'école que la générosité du peuple suisse a permis d'offrir aux victimes du tremblement de terre de mars dernier, en Anatolie.

Une grande partie du matériel est déjà arrivé: des poutres métalliques, des planches, des plaques d'aluminium, des vitres. Mais, à cause d'une récente tempête de grêle d'une violence inimaginable, les ouvriers turcs l'ont déchargé et déposé sens dessus dessous. Quant au matériel arrivé de Suisse auparavant, il se trouve bien dans le hangar d'une fabrique de sucre que le gouvernement met à notre disposition, mais tout a été mélangé. Il nous a fallu le dimanche entier pour tout remettre en place rationnellement. Et ce n'était pas tout! Ma colère déborda vraiment lorsque je découvris qu'un chargement de dix camions de pièces de bois avait été expédié dans des villages éloignés avant que les fondations ne soient terminées. Le bois était exposé à la pluie et à la neige et risquait d'être abîmé ou volé. Et comme il n'existait pas de dépôt convenable à part celui de Kütahya, il fallait aller rechercher tout ce matériel.

Ma première semaine en Turquie se passa à surveiller le déchargement et l'entreposage des matériaux qui continuaient à arriver de Suisse, et à organiser les transports prévus vers les villages éloignés. Mais je devais me battre contre la paresse ou l'incompétence d'un bon nombre des ouvriers turcs. Jusqu'à mon interprète qui me laissait parfois en plan! Souvent, je n'avais plus qu'à me tourner les pouces puis à tout réorganiser des centaines de fois.

Pendant que j'étais ainsi retenu en ville, on commençait les fondations dans les villages sérieusement touchés par le tremblement de terre. Un ingénieur envoyé par la Croix-Rouge suisse surveillait les travaux. Mais bétonner, c'est tout un art. On avait beau en expliquer la technique aux ouvriers, cela n'en valait presque jamais la peine. Et si l'on tentait d'obtenir des autorités qu'on nous donne des ouvriers qualifiés, on se heurtait à la bureaucratie. La paperasserie est un obstacle dans bien des pays, mais, en Turquie, c'est un véritable fléau qui paralyse toute activité. On ne cesse d'y promulguer de nouvelles ordonnances. Pour chaque décision, si minime soit-elle, il faut des tonnes de papier, des signatures, des timbres, des contrôles, des confirmations téléphoniques. Au début, on a l'impression que les fonctionnaires et les autorités ont une activité débordante et qu'ils sont surchargés de travail. Mais il ne faut pas se leurrer. Beaucoup d'entre eux rêvassent ou bavardent en buvant d'innombrables tasses de thé.

«Vous prenez du thé ou du café?» Où que vous alliez, on vous pose cette question rituelle. C'est l'hospitalité turque. Mais quand on est pressé, quand on songe que bientôt l'hiver va arrêter tous les travaux de construction des maisons d'école, quel temps précieux on peut perdre autour d'une tasse de thé ou de café! J'appris d'ailleurs bientôt à ne plus déranger les autorités pour des détails. Je préférais acheter moi-même le nécessaire et gagner du temps. La nécessité de faire traduire questions et instructions créait d'autres difficultés. A force de passer d'un interprète à l'autre, les documents traînaient dans les bureaux. J'attendais, j'attendais, et je finissais par recevoir une réponse à une question que je n'avais même pas posée. Pour des détails qui chez nous sont résolus rapidement, il faut là-bas des heures et des jours. Et encore, il y a passablement de choses qui vont de travers.

Pour en revenir à la construction de nos écoles, qui nous donnait tant de peine et nous prenait tellement de temps, on nous avait promis des charpentiers qualifiés pour le montage des éléments. Mais nous nous méfiions un peu, nous en avions trop vu avec les fondations. Nos craintes

d'ailleurs se sont avérées justes: ces charpentiers soi-disant qualifiés ne savaient même pas tenir correctement un marteau! Mais, en guise de compensation, nous avons enfin eu un bon interprète, un étudiant de Kütahya qui parlait l'anglais à la perfection.

Chaque matin, je me rendais à Büyüksaka pour apprendre aux ouvriers à assembler les éléments des maisons. Après avoir fait l'appel, je leur tenais un petit discours: je serais très heureux de construire ici, sous les auspices de la Croix-Rouge suisse, les deux maisons d'école si nécessaires. Comme le peuple suisse tout entier avait contribué à l'achat de ce matériel coûteux, arrivé sans dommage à Kütahya après un voyage de deux mille cinq cents kilomètres, il fallait en prendre grand soin et ne rien abîmer, car on ne disposait pas de pièces de rechange. J'allais donc leur montrer comment assembler les éléments préfabriqués, mais ce serait à eux de construire eux-mêmes leurs maisons, car je devrais aller donner les mêmes instructions à d'autres groupes, dans d'autres villages. Il était donc extrêmement important pour eux de bien écouter et de s'en tenir exactement à mes indications.

On applaudissait ces paroles avec enthousiasme. Malheureusement, lorsque les premiers éléments commencèrent à être montés, je dus constater que, malgré toute la bonne volonté des ouvriers turcs, la précision n'était pas leur fort. Mais j'étais loin d'imaginer tout ce qui m'attendait encore.

Au contraire, j'étais sous le charme de l'atmosphère d'un village turc, de l'extraordinaire sens de l'hospitalité de ses habitants, qui avaient toujours quelque rafraîchissement sous la main, du thé ou des melons. Ils se rassemblaient souvent pour observer et commenter les travaux et je les engageais parfois à nous donner un coup de main sur le chantier, situé un peu en dehors du village. Dans le village en effet, les maisons étaient si serrées qu'il n'y avait plus de place pour l'école et qu'il fallait la construire dans les champs. Par-ci, par-là, erraient une foule d'ânes, de chevaux, de poules, d'oies, que j'aimais bien regarder. Et toutes les deux ou trois heures, l'appel à la prière, monotone et mélancolique, s'élevait du minaret. Lorsque la nuit tombait, que la pleine lune éclairait la campagne et que les petites lumières tremblotantes du village scintillaient, je me croyais en plein Conte des Mille et Une Nuits.

Le réveil était brutal. Dès l'aube, toutes sortes de difficultés nous assaillaient. Ainsi, pour poser les toits en aluminium, nous avions sélectionné les deux ouvriers apparemment les plus doués, mais ils n'avaient pas l'habitude de ce métal et ils y plantaient leurs clous comme dans du bois, faisant ainsi des trous superflus. Jurons, nouvelles explications, cela ne servait à rien. Ils promettaient de faire mieux et retombaient dans les mêmes erreurs: vis plantées à côté des poutres, pans du toit de tôle ondulée posés de travers. Parfois le résultat était une telle catastrophe qu'il fallait tout démonter et recommencer. Je n'avais alors pas la patience d'attendre le traducteur et déchargeais ma colère en invectivant les ouvriers en suisse-allemand, et ils comprenaient fort bien ce que je voulais dire!

Je n'ai malheureusement pas pu surveiller le montage dans chaque village. Les distances étaient trop grandes et j'étais partagé entre l'organisation des transports depuis le dépôt de Kütahya, la surveillance des chantiers et les contacts avec les autorités. La journée n'y suffisait pas. Il m'aurait fallu pouvoir être au four et au moulin!

Tous ces problèmes étaient d'ailleurs compensés par la beauté de la nature et les paysages admirables que je découvrais dans mes voyages sur les étroites petites routes cahoteuses, le long des ravins ou à travers les forêts de sapins, car la province de Kütahya est assez montagneuse.

Dans ces régions d'Anatolie où les tremblements de terre sont fréquents, il y a beaucoup de sources d'eau chaude que les villageois utilisent souvent pour leurs bains publics. J'en ai visité quelques-uns, le soir, avant de rentrer chez moi. L'entrée en était très bon marché, environ dix centimes de chez nous. Tous les quinze jours, je fréquentais aussi une étuve. A la première séance de massage, j'ai cru que j'allais m'évanouir, tellement le masseur me ménagea peu: le dos, la colonne, les bras, les jambes, la tête, il n'oubliait rien, même pas les orteils! J'en perdais le souffle. Et je me croyais enfin au bout de mes peines quand mon bourreau m'aspergea d'une série de douches alternativement froides et chaudes. Je me demandais ce que j'avais bien pu lui faire pour qu'il me torture comme ça. Mais ensuite, je me sentis si bien, si régénéré que j'aurais pu me prendre pour un cheik arabe venant de remporter une victoire.

Le matin et le soir, je mangeais à la cantine de la fabrique de sucre de Kütahya. A midi, le Muchtar, autrement dit le maire du village, m'invitait généralement à partager le repas des villageois: fromages blancs, yoghurts, légumes, mets aux œufs. J'appréciais beaucoup la nourriture turque, que chacun puise directement dans le plat. Les gens s'asseyent en tailleur à même le sol, autour d'une table basse, mais j'étais incapable de rester plus de cinq minutes dans cette position et on finissait par me passer quelques coussins en riant. J'ai beaucoup d'admiration pour l'hospitalité turque. L'invité est traité comme un roi, à la campagne comme à la ville. Le plus pauvre n'hésite pas à emprunter pour pouvoir honorer son hôte.

On ne voit pas de femmes dans les demeures turques. Elles sont tabous. On les relègue à l'arrière. Dans la rue, elles sont presque toujours voilées. On ne sait jamais si on croise une jolie fille ou une vieille femme. Devant moi, le grand étranger barbu, elles se cachaient encore les yeux de la main, mais je ne pouvais m'empêcher de rire en les voyant guigner curieusement entre leurs doigts. J'aurais bien voulu en photographier, mais à toutes mes demandes, on m'a toujours opposé un *«yok»* catégorique.

Ce mot *«yok»*, je l'entendais du matin au soir; il signifie *«non»*, *«ne pas»*. Il y a une sorte de mentalité *«yok»* qui semble régner dans le pays. Un autre mot lui fait écho: *«yarem»*: *«demain»*. A la fin, j'en avais tellement assez de ce *«yok, yarem»* sempiternel que je rétorquais: *«yok yarem! Bügün!»* — *«Pas demain, mais aujourd'hui!»* J'avais beau expliquer aux Turcs qu'en Suisse on n'a pas l'habitude de remettre les choses au lendemain, ils trouvaient, eux, qu'il fallait profiter de la vie.

Dans mes allées et venues, je ne cessais de rencontrer des groupes de gens oisifs, assis, bavardant ou le regard perdu dans le vague. Je me suis toujours demandé ce qu'ils pouvaient bien attendre... Ils mènent une sorte de vie végétative, jusqu'à leur mort.

Pourtant, depuis Atatürk, on lutte pour le progrès et le développement. Mais le mouvement n'a pas encore atteint bon nombre de villages isolés d'Anatolie. Passé, présent, futur, tout se ressemble. On vit comme il y a deux siècles. Et cela me faisait de la peine de voir tant d'hommes rester inactifs, sans essayer d'améliorer leur sort.

Des exemples de ce fatalisme: dans certains villages, près d'un an après le tremblement de terre, on n'a déplacé ni pierre ni poutre. On passe la journée assis à quelques mètres des ruines. Heureusement, il n'en va pas de même partout.

Par ailleurs, certains chemins sont transformés en véritables bourbiers par la moindre pluie et il faut une raison impérieuse pour s'y risquer, à condition de disposer d'un véhicule tout terrain. Pourtant les pierres ne manquent pas et il suffirait de quelques journées de travail pour réparer la route. Je demandais aux oisifs pourquoi ils ne s'en chargeaient pas. *«Ce n'est pas notre affaire»*, répliquaient-ils. *«Cela*

regarde l'Office de construction des routes.»

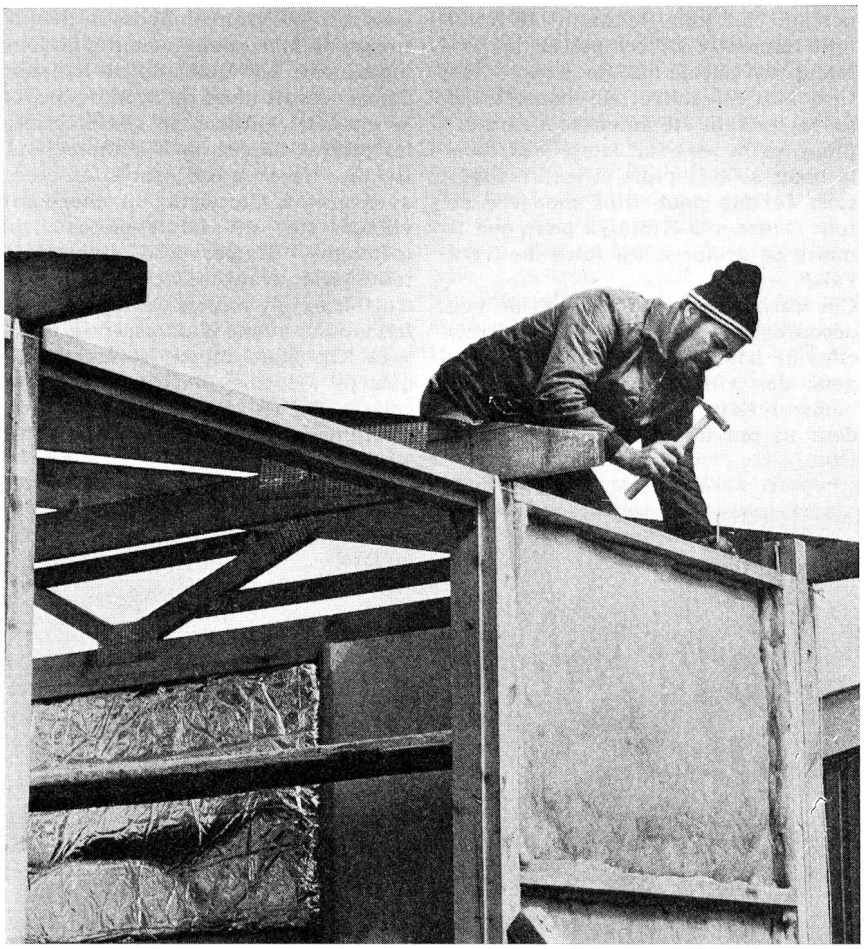
La bureaucratie, la mentalité du *«yok»* et du *«yarem»* sont de grands obstacles sur la route du progrès. Absences, retards, salaires non payés, instructions contradictoires, ce sont des difficultés banales, mais qui compliquent la vie. Par exemple, une fois, comme les ouvriers de Dumlupinar avaient de la peine à insérer les uns dans les autres les éléments des murs intérieurs, un délégué officiel leur dit en mon absence de les raboter. Le lendemain, lorsque j'arrivai, les parois ballotaient comme un volet détaché pendant un jour de fœhn! Il fallut tout démonter et remplacer le bois manquant par de minces listes.

Une autre histoire: de nombreuses pièces avaient été amenées à Dumlupinar, et on les avait laissées là, dans la boue, sous la pluie et les intempéries. Je dus pour finir menacer de tout ramener à Kütahya pour que le maire se décide à les faire mettre à l'abri.

Ces tracasseries répétées sont un peu décourageantes, mais je pourrais citer de nombreux exemples à l'honneur des villageois, parler de leur bonheur devant ces maisons d'école dont ils ont un si urgent besoin, de leur reconnaissance envers le peuple suisse, de leur bonne volonté, de leur ingéniosité. Manquait-on de hangar? On se servait alors de la mosquée, et le matériel entassé ne gênait guère les prières de ces bons Mahométans. Il me faut aussi raconter mes aventures à Garacyik, un charmant village sur un haut plateau de montagne. Y parvenir était déjà toute une aventure. Un beau jour d'octobre, j'y allais contrôler les fondations avant d'autoriser le montage. Or, elles étaient si mal faites que je me mis dans une violente colère. Je ne pus m'empêcher de souligner avec véhémence toutes les

fautes devant le gros entrepreneur responsable, mais incapable, et ceci en présence de tous les villageois. Et comme je jurais en allemand en découvrant tous ces défauts, le Gros crut que je l'insultais personnellement. Il courut chercher son pistolet pour me tirer dessus. Je ne dus mon salut qu'à une fuite précipitée, la jeep dévalant à tombeau ouvert les lacets de la petite route de montagne. Pendant quelque temps, je pris des mesures de prudence pour échapper à la vengeance du Gros, mais celui-ci, comme toutes les «soupes au lait», oublia vite sa rage et, à la première rencontre, nous nous sommes serré la main en riant et avons fumé le calumet de la paix. Un peu plus tard, l'Office des constructions qui, entre-temps, s'était chargé des fondations, ne parvint pas à un meilleur résultat que le Gros, mais voulut rejeter toute la faute sur lui, alors qu'il avait été relevé de ses fonctions depuis longtemps. Le Gros, très affligé de ces accusations, me demanda en pleurant à chaudes larmes de témoigner en sa faveur. J'écrivis donc un rapport en ce sens à l'adjoint du Gouverneur, ce qui provoqua quelques tiraillements entre celui-ci et l'Office des constructions.

A Garacyik cependant, le maire, le Muchtar, négligeait toujours de fournir le sable nécessaire pour le béton. Je finis par dire aux villageois désolés qu'à mon grand regret, je devrais renoncer à édifier leur maison d'école. Dès le lendemain, le Muchtar m'attendait au dépôt. Il me promit le sable pour midi, et je me laissais fléchir en pensant que, sinon, les enfants continueraient à aller dans leur vieille école humide et délabrée. Mais là encore, cela défie toute description: les ouvriers, pour aller plus vite, voulurent faire en même temps les fondations et le montage. Le bâtiment était tout de



guingois. Il fallut tout refaire, une fois de plus.
Les exemples de l'inaptitude et de l'insouciance des ouvriers turcs foisonnent, mais j'ai gardé des souvenirs inoubliables de beaucoup d'entre eux. Achmed, par exemple, une sorte de Robin des Bois barbu et basané, s'entendait magistralement à débaucher les ouvriers pour d'autres chantiers privés. Mais lorsque je faisais remplacer les ouvriers absents, Robin des Bois l'apprenait et revenait aussitôt expulser les envahisseurs de «son» chantier. Cela provoquait naturellement des palabres à n'en plus finir.
Lorsque les travaux avançaient bien et que j'en étais content — et, en fait, beaucoup d'ouvriers étaient consciencieux et assidus — je passais sur mon magnétophone des bandes de notre bonne musique populaire suisse. Les «jodels» surtout avaient grand succès et chacun faisait une pause pour les écouter avec plaisir.
En Turquie, il y a énormément de moutons. On en rencontre des troupeaux partout, accompagnés de bergers revêtus en hiver d'une longue peau de leurs bêtes pour se protéger du froid. Des bandes d'ânes chargés de sacs de provision vagabondent aussi par monts et par vaux. Mais ce que je préférais, c'était les gros chiens bergers, tellement primitifs encore, presque sauvages, mais si pleins de respect pour les hommes. Ils adoraient faire la course avec les voitures, comme pour jouer à chasser l'envahisseur de leur domaine. Mais si la jeep devait ralentir à cause de la boue, ils s'arrêtaient et rejoignaient le troupeau. Beaucoup malheureusement payaient leur témérité de leur vie, car ils se faisaient happer par les roues, et on voyait souvent leur cadavre raidi dans les fossés, butin de choix pour les vautours.
Les oiseaux sont très nombreux en Anatolie. Des milliers et des milliers se rassemblent en automne au moment des migrations. Ils créent d'immenses nuages qui planent dans le ciel ou qui brillent sous les rayons du soleil. On rencontrait aussi des cailles, ou bien des hérons cendrés se promenant avec nonchalance le long des cours d'eau.

On apercevait aussi fréquemment des renards, leur silhouette touffue, leurs yeux brillants dans le faisceau des phares, la nuit. Ou bien des lièvres qui bondissaient derrière les pierres et se dressaient tout à coup pour observer le danger. Des ours, je n'en ai malheureusement jamais aperçu, mais que de fois ai-je été arrêté par des troupeaux d'oies sur les routes qui m'accablaient d'injures avant de libérer la voie en se dandinant.
Et puis j'aimais bien les ânes, ces bons diables qui errent librement et que je caressais toujours quand ils s'approchaient avec curiosité des chantiers. Un jour, je suis monté sur le dos de l'un d'eux. A peine étais-je assis qu'il fit feu des quatre fers. Impossible de l'arrêter! Un vrai rodéo, à la grande joie des villageois qui me prodiguaient des conseils en turc. Enfin le quadrupède stoppa à la fontaine du village pour reprendre des forces et je pus sauter à bas.
Pendant l'hiver, il n'y a guère de nourriture pour ces bestiaux, quelques rares touffes d'herbes le long des cours d'eau. La journée, il fait assez bon, mais le soir, on apprécie une chambre chauffée. Un épais brouillard recouvre souvent le bas des montagnes, mais cet hiver-ci fut assez doux, du moins à ce qu'on m'assurait de tous côtés, et c'était un grand avantage pour les ouvriers et les travaux. Mais le soleil ne parvenait pas à sécher les routes, et on s'embourbait à tout moment. Les Turcs, s'ils n'ont pas grand sens de la mécanique, sont pourtant de bons chauffeurs. Le premier que j'eus, nommé Hamid, mais que j'appelais Gengis Khan, oublia bientôt les recommandations de prudence que lui avait faites l'adjoint du Gouver-

neur. Il filait comme le vent. Je lui racontais qu'au Biafra, il fallait souvent zigzaguer sous les balles. Aussitôt, et malgré des pneus lisses, il me fit une démonstration impressionnante de ses dons: c'était à s'en rompre le cou! Des pneus lisses étaient d'ailleurs monnaie courante. Un jour comme j'expliquais à Abdullah, père de sept enfants, qu'en Suisse l'état de ses pneus lui vaudrait un retrait de permis, il haussa les épaules: *«il faudra bien qu'ils tiennent encore au moins une année»*, me dit-il. Un autre chauffeur, qui avait permis à un autostoppeur de monter sur le pont de son camion, avait mal pris un virage et son passager avait malheureusement été éjecté et tué.

Le chauffeur avait été arrêté et, en allant lui rendre visite, je fis connaissance des prisons turques. Le directeur avait l'air paternel dans son uniforme archaïque et les détenus étaient traités tout à fait convenablement.

Voyageant beaucoup, j'avais mille occasions de m'entretenir avec l'interprète et le chauffeur. Certaines choses me faisaient sourire, mais d'autres me remplissaient d'admiration: la foi des Mahométans, par exemple. Le chauffeur, Halil, se précipitait à la mosquée à chaque étape. Et si l'arrêt était trop bref, il déployait son tapis de prière à côté de l'école et y faisait ses dévotions. A part moi, personne n'y prêtait attention.

Pendant le Ramadan, le sérieux avec lequel les Mahométans observent ce jeûne de quatre semaines et font les ablutions rituelles, ne cessait de m'étonner. Ils ne prennent ni boisson ni nourriture ni tabac entre le lever et le coucher du soleil, même pas la moindre goutte d'eau. Les ouvriers qui jeûnaient travaillaient pourtant avec assiduité. J'essayais de les imiter et supportais vaillamment la sensation de la faim. Mais souvent je mangeais un peu de pain et je pouvais alors lire sur leurs visages: *«quel dommage pour cet incroyant! Il n'ira jamais au ciel»*.

Sur le chemin du retour, au crépuscule, on achetait dans un village du pain, du fromage, des oignons. Nos estomacs criaient tellement famine qu'on n'entendait presque plus le moteur. Le soleil disparu, notre chauffeur, qui connaissait toutes les fontaines d'Anatolie, quittait soudain la route, roulait quelques instants sur les cailloux et, comme par miracle, nous arrêtait au bord d'une source ou près d'une fontaine. Nous nous étendions alors pour jouir de notre repas frugal mais bien mérité. Et quand les clochettes des troupeaux de moutons tintaient, que la lune se levait derrière les collines, que le vent frais de la nuit sifflait doucement et que les premières étoiles scintillaient, je me sentais heureux. Tout devait être identique, il y a des milliers d'années, pensais-je. J'oubliais les soucis, les problèmes. Au moment de repartir, je quittais à regret le domaine du rêve. Mais la réalité ne cesse de proclamer ses droits.

M.S.